



S. M. la reine Mercédès

Près d'elle, Alphonse XII sanglotait, et l'agonie surprit la Reine alors qu'elle essayait de le consoler, trouvant encore en son jeune amour la force de parler d'avenir et d'au delà.

L'agonie dura quelques heures encore ; enfin, à midi et demie, le 26 juin 1878, survenait une hémorragie interne, conséquence naturelle de la maladie, et la Reine succombait ; elle avait dix-huit ans et deux jours.

Quand la fatale nouvelle eut franchi les murs du Palais, le peuple, spontanément, fit sienne la douleur royale et s'associa au deuil de la Cour. Les marchands mirent les volets à leurs boutiques, on arracha les affiches de fêtes locales, les théâtres fermèrent leurs portes, les drapeaux furent voilés de crêpe, et aux Cortès, où en signe d'affliction nationale, était levée la séance, on commentait le douloureux événement.

De même que l'Espagne avait témoigné sa joie au Roi heureux, elle lui montrait maintenant qu'elle savait partager son chagrin.

Une peine était encore réservée à S. M. Alphonse XII : à cause de sa maladie, le corps de la Reine ne put être embaumé.

Magnifiques avaient été les noces, somptueuses furent les funérailles.

Un décret royal — l'étiquette présidant à chacun des actes des grands — commanda le deuil officiel.

L'alcalde, *présidente de l'Ex^{mo} Ayuntamiento de la Villa et Corte* de Madrid, fit afficher l'arrêté suivant :

Le Roi, Notre Seigneurie, ordonne en son nom,
Le gouverneur de cette capitale ordonne :

Que toutes les personnes des deux sexes, de toutes conditions, habitant ou résidant dans cette capitale, excepté les domestiques, prennent à partir d'aujourd'hui 29 juin, jusqu'à pareil jour du mois de septembre, le deuil rigoureux sans mélange de soie ni d'aucune couleur, si obscure qu'elle soit, et du 29 septembre à pareil jour de décembre, le demi-deuil, pour la mort de S. M. la Reine Doña Maria de las Mercedes (qui est dans la gloire), pour manifester par ce costume le regret et la tristesse correspondant à sa Royale personne, et cela sous les peines établies par les lois. Et, sous ces mêmes peines, nous prohibons pendant le même délai de six mois tout divertissement public, et que personne ne puisse, ni jour, ni nuit, dans les rues, ni ailleurs, jouer, danser, ni se livrer à d'autres réjouissances.

Fait à Madrid, le 29 juin 1878.

(Suivent les signatures.)

Le cercueil contenant la dépouille mortelle de la Reine avait été transporté à l'Escorial, dans la partie réservée aux reines mortes sans progéniture. Le vendredi matin, 28 juin, commençait sous les voûtes du lugubre palais, la triste cérémonie.

Après la messe des morts, qui fut célébrée dans la Salle des Colonnes, le cercueil, recouvert d'un drap d'or écartelé d'une large croix noire, fut hissé par les officiers de la maison de la Reine sur le char funèbre, surmonté d'une couronne d'or et dont les parois de cristal disparaissaient sous les fleurs.

Une batterie d'artillerie, par quatre pièces de front,

ouvrait la marche. Ensuite le cortège se suivait dans cet ordre : un régiment d'infanterie de ligne, musique en tête, les palefreniers, les écuyers et les serviteurs de la Cour en livrées de gala, puis des valets, aux couleurs royales, poudrés à frimas, conduisant en main les chevaux de la Reine.

Venaient ensuite l'étendard de la Confrérie royale, la croix, les aumôniers, les enfants de chœur et les musiciens de la Chapelle royale, les gentilshommes de la Chambre, les majordomes, huit Grands d'Espagne, tête nue, quatre gardes du corps et enfin le char funèbre traîné par huit chevaux noirs richement caparaçonnés.

Sur les côtés marchaient les gentilshommes du Palais, les chefs de l'escorte militaire, les généraux pourvus de hauts commandements et les domestiques du Palais en grande livrée.

Derrière le char, le Ministre de la justice, le Cardinal Grand aumônier et le marquis de Santa-Cruz, tous trois dans un carrosse attelé de huit chevaux blancs andalous caparaçonnés de deuil.

Enfin, après le corps diplomatique, la Cour, les délégations des corps constitués et les assistants, les gardes à cheval et le régiment des hussards de la Princesse fermaient la marche de ce cortège qui était la répétition de celui qui avait quitté Madrid deux jours auparavant pour venir, parmi les unanimes regrets de l'Espagne, jusqu'à la nécropole royale.

En l'honneur de feu S. M. Doña Mercédès, il fut donné l'ordre d'achever la basilique commencée à l'Escorial par

Philippe II; dans ce but, le Roi donna 250.000 francs sur sa cassette particulière, et ce annuellement jusqu'à la fin des travaux, le duc de Montpensier, père de la feuë Reine et la comtesse de Girgenti, alors princesse des Asturies, envoyèrent chacun 50.000 francs; enfin, il fut procédé à la vente du trésor d'Atocha, vente dont le produit, qui s'éleva à 3.750.000 francs, fut tout entier consacré à cette basilique, souvenir des vieux âges et d'un jeune amour, poème et prière lapidaire de la Foi éternelle en l'Au delà consolateur.

Le chagrin d'Alphonse XII était immense, rentré au Palais, il ne voulut voir personne, pas même ses sœurs.

Le Veuvage

Le veuvage créait à Alphonse XII une situation toute particulière, car la politique seule pouvait lui être désormais un dérivatif et il en usa, comme de toutes choses, passionnément.

Il serait, certes, assez difficile d'apprécier l'œuvre d'Alphonse XII si la Régente ne l'avait continuée, développée, parachevée.

La tâche la plus difficile qu'il s'imposa et réussit fut d'unir les innombrables fractions des partis politiques les unes aux autres et ceux-ci entre eux, pour le bien de l'État; par là, il prouvait qu'une monarchie constitutionnelle et libérale est le seul mode de gouvernement en Espagne.

Plus prévoyant qu'aucun de ses ministres, Alphonse XII voulait fermement la reprise de l'industrie nationale, tout

entière passée aux mains de l'étranger ; il chercha aussi, par tous les moyens, l'amélioration de la monnaie espagnole afin que l'Espagne profitât de l'Union monétaire latine, et c'est pour cela qu'il désirait si vivement



L'infante Marie-della-Paz,
femme du prince Louis-Ferdinand de Bavière,

un rapprochement avec la France, rapprochement auquel il s'employa personnellement peut-être plus que ne le comportaient ses prérogatives constitutionnelles.

Parfois, l'incurable penchant national à l'indolence le prenait tout entier, souvent aussi, c'était « l'à quoi bon ? » des lassitudes en se demandant s'il ne valait pas mieux laisser le peuple à son

bonheur de vivre dans la continuité de ses mœurs séculaires ; mais surtout une répugnance l'envahissait devant l'obligation d'accepter les charges nécessitées par l'ambiance de l'esprit nouveau d'Europe. Cependant bientôt repris par sa verve coutumière, jetant

le manche après la cognée lorsque ses projets n'avaient pu réussir, il traduisait son désespoir de façon bouffonne.

Il se prenait à dire qu'il souhaitait le retour des légendaires richesses d'autrefois, afin que chacun et quiconque du bon peuple d'Espagne pût être fonctionnaire grassement entretenu; alors, lui, le Roi, il pourrait écrire sur la porte de la Chambre des Députés : *Chambre à louer!* Et son rêve s'achevait dans le pot-bouille amusant de tous les groupes politiques s'atténuant, s'effaçant, s'amalgamant dans les colonnes d'un énorme



L'infante Marie-Eulalie,
femme d'Antoine, prince de Bourbon-Orléans.

tableau d'émargement avec l'apothéose du bonheur de chaque Espagnol ayant reçu son solde de compte.

Plusieurs de ces boutades sont aujourd'hui classiques; les collectionneurs d'ana parlementaires les ont recueillies et les citent en n'omettant que de les attribuer à leur

auteur. Il en fut de même d'ailleurs pour les mots à l'emporte-pièce de la Reine Isabelle, car à ce point de vue d'esprit caustique, aiguë, prompt à la riposte, la nature avait aussi largement doué la mère et le fils, à cette différence près, pourtant, dans la tournure d'esprit, c'est que la Reine commençait par rire des choses puis les laissait aller selon leurs destinées, tandis que le fils essayait d'abord de vaincre l'obstacle et ne riait jamais qu'après sa défaite.

Le rêve de l'Allemagne et de la diplomatie européenne était de brouiller l'Espagne avec la France afin que fût bien complet l'isolement de la République.

Se souvenant de l'échec subi en Espagne avec la candidature Hohenzollern, l'Allemagne essayait de prendre sa revanche, bien médiocre, lors du voyage d'Alphonse XII à Paris en organisant et subventionnant quelques bandes d'individus chargés de troubler l'ordre et de pousser des cris hostiles sur le passage du jeune Souverain. Si ces incidents s'étaient passés à Berlin, nul doute que le peuple espagnol ne se fût soulevé, mais il ne s'y trompa point et resta calme.

Mais, quelques années après, lorsque — l'Allemagne insolente ayant planté son pavillon sur une possession espagnole — éclate l'affaire des Carolines, on promène fraternellement par toute la Péninsule des drapeaux espagnols et français, la *Marseillaise* libératrice se mêle à la pompeuse *Marcha Real*; l'ambassade allemande est attaquée et l'indignation du peuple ibérique est telle, et si spontanée, que Bismarck doit, piteusement, se déterminer

à réclamer l'arbitrage du Pape qui tranche enfin le différend en faveur de l'Espagne.

S. M. Alphonse XII avait prévu le danger de Cuba et avait fait de la pacification et de la réorganisation de cette colonie une condition *sine quâ non* du relèvement de l'Espagne.

« Au mois de Février 1878 écrivait M. Ernest Daudet — me trouvant à Madrid, j'eus l'honneur d'être reçu par le Roi Alphonse XII qui venait d'épouser sa cousine, la princesse Mercédès, que devait ravir si vite à sa tendresse une mort prématurée.

Je retrouve dans mes notes d'alors des propos que me tint le jeune souverain durant cette audience, et j'y vois figurer cette redoutable question de Cuba.

« Je suis un souverain constitutionnel, me disait-il, et ja-
« mais, tant que je serai roi d'Espagne, un ministère ne sera
« renversé par une conspiration de palais, ce qui arrivait fré-
« quement autrefois. On demande une politique libérale, on
« l'aura. Mais avant de s'occuper de fonder la liberté, il faut
« rendre à l'Espagne la stabilité... Quant à ceux qui vous
« diront que je suis inaccessible à la vérité, c'est qu'ils n'ont
« pas essayé de me la faire parvenir. Ce pays est difficile à
« manier; il est impatient et ne sent pas au même degré que
« moi ce que son état exige de prudence et de ménagement.
« Nous avons refait l'armée. Depuis trois ans nous n'avons
« pas eu un seul *pronunciamento*. Nous n'avons que quatre-
« vingt mille homme d'armée permanente, et nous avons pu
« en envoyer vingt mille à Cuba. *L'insurrection de Cuba est*
« *notre grande plaie, une plaie telle que la guérison des autres ne*
« *sera possible que lorsque celle-là sera guérie.* »

Après cette constatation douloureuse Alphonse XII ajouta :
 « — Je n'ose espérer que cette insurrection sera vaincue d'ici
 « au mois d'avril. La chaleur nous obligera alors à interrompre
 « les opérations militaires. Mais, quand elles pourront être
 « reprises, nous aurons envoyé, s'il le faut, trente ou quarante
 « mille hommes, et l'an prochain, soyez-en sûr, l'insurrection
 « sera vaincue. Et alors nous aborderons avec le même esprit de
 « résolution les réformes intérieures.»



L'infante Marie-Isabelle,
 femme du
 prince de Girgenti.

Malheureusement les retours au pouvoir, toujours offensifs, des conservateurs empêchèrent la réalisation des réformes promises à la grande île et amenèrent le douloureux conflit dont nous sommes témoins.

Cette période de veuvage fut donc bien pour le jeune Roi une époque d'assagissement, de maturité morale surtout. Elle correspondait également à cet état physique où, la croissance de l'homme étant faite, la nature n'a plus qu'à en arrêter définitivement les contours; en même temps, le chagrin et la solitude le mettaient dans cet état psychique d'énervement et de lassitude si propice à l'éclosion de l'énergie et de la volonté parmi les sursauts d'impatience, de colère et d'affaissement.

Le recueillement où sa douleur se plaisait, le grand deuil sévère de la Cour, à peine interrompu par quelques parties de chasse nécessaires à l'hygiène, le fraternel dé-

vouement de sa sœur Isabelle, l'amitié solide autant qu'éclairée de vieux conseillers tels que le comte Morphy, le marquis de Alcañices (duc de Sesto), le général Lopez Dominguez et son petit cousin M. Bertrand de Lis, veuf comme lui, tout cela lui permit de se consacrer tout entier à la conduite des affaires du royaume et sans s'émouvoir, loin de là, de l'attentat de Moncasi et, plus tard, tout de suite après son second mariage, de celui d'Otero, il s'y livra sans ménagement, avec toute l'ardeur de son âge et de son caractère.

Avec une fougue dont, plus tard, devait se ressentir son gouvernement et celui de la Régence, il inaugura cette politique — un peu froide — qui, depuis, fut tant reprochée à sa veuve : implacable envers ses ennemis et les socialistes et sans pitié pour les anarchistes. Certaines sentences aussi, exécutées en des moments particulièrement malheureux et tout à fait indépendamment de sa volonté, lui firent le plus grand tort et menacèrent parfois d'anéantir sa juste popularité de sage sceptique et d'aimable pacificateur.

En revanche, conservateur — au sens précis du mot et non pas au sens politique — il sut achever de se rallier les libéraux tout en restant attaché, à l'étonnement de tous, à l'opportuniste constitutionnel Canovas dont l'impopularité était complète.

Il est certain qu'alors se faisait nettement sentir toute l'influence de l'Infante Isabelle et l'on put même croire un instant que le Roi n'était plus que le chef du parti canoviste; plus tard, cependant, il devenait revenir à M. Sagasta,

alternant avec un doigté merveilleux les trois grands partis gouvernementaux.

Il est juste de constater qu'à part ces deux fautes : l'exil de Ruiz Zorilla, après la Restauration, et le malencontreux voyage en Allemagne, désapprouvé par tous les partis, Alphonse XII a légitimement conquis, par sa prudente politique, les sympathies de son peuple que dix ans de guerre civile avaient si profondément troublé.

Le monarque, tout à la fois constitutionnel et autocrate, supprima la morgue ancienne de la Cour, affranchit la royauté des liens de parti et sut grouper autour du trône tous les dévouements.

Enfin, s'il ne tutoya personne ainsi qu'avait accoutumé de le faire la Reine Isabelle, il démocratisa l'étiquette, voulant le Palais accessible à tous et souriait, très amusé, lorsque les courtisans lui représentaient que ce « bon garçonisme » amènerait la chute de la monarchie.

Dès lors, la politique avait repris Alphonse XII à la vie.

VI

Alphonse XII et Marie-Christine

Dans un *leader* article qui fit grand bruit à l'époque, M. Henry Labouchère, membre du Parlement britannique, disait, dans son journal *The Trust*, à la date du 29 août 1879, sous le titre « Une Idylle princière », après avoir rappelé avec complaisance les charmants souvenirs qu'Alphonse XII avait gardés de l'espiègle et joyeuse compagne de jeux qu'il avait eue à Vienne, au temps où il étudiait au *Theresianum* :

La princesse, d'un an plus jeune que lui, était alors une charmante petite demoiselle. Le monarque en herbe montait un jour en vélocipède dans le parc Impérial, il avait à ses côtés la jeune archiduchesse sur un poney ; les deux jeunes gens, rivaux de vitesse, poussent tout à coup leurs montures et la princesse arrive la première au but.

« Ces jeux se répétaient assez souvent. Un jour, la jeune princesse s'aperçut qu'en taquinant son compagnon de sport elle s'était laissé ravir son cœur.

« Quand Don Alphonso fut élevé sur le trône d'Espagne, l'archiduchesse s'atten-



L'archiduchesse Marie-Christine,
en costume de bal.

dait à partager la couronne avec lui : déjà elle trouvait que la mantille espagnole lui seyait à merveille. Elle aimait à se faire photographier dans un costume qu'elle comptait être appelée à porter bientôt. Aussi quel ne fut pas son désappointement quand l'Infante Mercédès lui fut préférée. Mais elle était destinée à être reine d'Espagne, son infidèle devait bientôt revenir à ses pieds. En reine outragée, elle voulait faire payer cher l'oubli dans lequel on l'avait tenue. Son chevaleresque amant était prêt à consen-

tir à tout, dût-il aller, pour obtenir son pardon, au bout des contrées les plus reculées.

« L'archiduchesse Christine, comme les héroïnes des anciens romans, est portée à mesurer le degré d'attachement qu'on lui voue aux hasards qu'on est prêt à courir pour elle. Les démarches



S. M. le roi Alphonse XII.

chaleureuses du Roi ne pouvaient qu'achever de subjuguer sa volonté.

« Elle voulait que leur première entrevue eût lieu au casino d'Archachon et eut l'air d'être fortuite; on ne put la faire renoncer à cette idée qu'en lui disant qu'elle se trouverait alors au milieu de clientes de l'établissement appartenant au monde « comme il n'en faut pas. »

Ce que le *grand gêneur* d'Outre-Manche contait si légèrement n'était cependant plus qu'un secret connu de tout le monde, ainsi d'ailleurs qu'on a pu le voir précédemment.

Pour faire oublier un moment à l'Espagne les sentimentales et si cordiales causeries de Vienne, il avait fallu l'éclat de jeunesse et de naïf abandon de la belle Infante Mercédès et il avait fallu toute l'auréole triomphante qui, dans ce pays, dernier refuge de l'amour outré mais sincère, avait nimbé la gracieuse épouse d'Alphonse XII et, surtout, il avait fallu tout le calme et noblement amical désintéressement de l'Archiduchesse Marie-Christine.

La douleur d'Alphonse XII à la mort de Mercédès avait été immense, une immense amitié seule pouvait le consoler.

C'est alors qu'il avait songé à la petite amie de Vienne; et de même qu'il lui avait fait ses confidences d'amoureux, il lui ferait ses aveux de tristesse.

D'ailleurs, le trône étant sans héritier, la raison d'État commandait au jeune Roi de se remarier promptement. De telle sorte que la politique, les convenances et la sympathie ayant dicté ce choix, il se trouvait qu'en fin de compte le souverain, heureux, allait contracter un second mariage d'amour.

Fille de l'Archiduc Charles-Ferdinand et de l'Archiduchesse Elisabeth dont la taille, le port superbe et le fameux type « à la grande Marie-Thérèse » étaient alors célèbres à la cour, MARIE-CHRISTINE, Henriette-Désirée-Félicité-Rénière de Habsbourg-Lorraine, archiduchesse d'Autriche, Dame honoraire de l'ordre bavarois de Thérèse, Dame grand-croix de la Croix étoilée, Dame de l'Ordre de Malte, était née à Gross-Seelowitz, en Moravie, le 21 juillet 1858.

L'éducation qu'elle reçut se ressentit du milieu, resté toujours féodal, de cette petite cour que les familles archiduciales, comme une réserve impériale, constituent — en marge sans doute, mais en union de pensées et en communauté d'intérêts — à côté de la Cour de Vienne.

C'est dans la sage tradition d'agriculteurs, d'administrateurs et de juges suprêmes des grands domaines archiducaux — desquels, maintes fois, la richesse aida le trône d'Autriche — que Marie-Christine puisa cet esprit de ferme administration, de douce et tenace et invincible autorité, de lente, mais claire initiative et surtout de simple et ardente bonté.

Il est, à ce sujet, une jolie anecdote qui montre combien les qualités de cœur sont l'apanage et le don le plus précieux des Archiduchesses d'Autriche et comment elles ont conquis l'affection des tribus bohémiennes elles-mêmes.

Sa cousine, l'archiduchesse Marie-Dorothee, aujourd'hui duchesse d'Orléans, est musicienne émérite ; son père, aime à exercer autour de lui une large hospitalité et c'est

ainsi qu'il admettait volontiers les nomades troupes tziganes à séjourner sur ses terres.

Un jour, ou plutôt un soir d'avril 1889, un pauvre impresario d'une de ces bandes vient à elle, éploré, et lui conte la détresse des siens, les routes ont été défoncées par les inondations, l'hiver fut rude et les cœurs en sont encore glacés ; plus de travail suffisamment rémunéré, plus d'aumônes ; bref, il leur faut abandonner l'espoir, longtemps caressé, d'aller à Paris où l'Exposition universelle va répandre un peu d'or et de gloire. D'ailleurs, les malheureux tziganes dont il est le chef n'ont même plus de quoi se procurer les dernières valse de Strauss, et c'est pour eux la misère définitive.

Apitoyée, la princesse emmène le pauvre homme au château, s'installe au piano, joue une des dernières œuvres qu'elle a composées, lui en donne un exemplaire en y joignant plusieurs de ses compositions précédentes et, lui ordonnant d'en percevoir désormais tous les droits d'auteur, elle lui remet encore quelque monnaie.

Aussi, lors des fiançailles de la princesse avec le duc d'Orléans, tous les tziganes vinrent-ils à tour de rôle camper dans le parc archiducal et donner d'ardentes et endiablées sérénades — de reconnaissance.

Blonde, délicate de tempérament, de goûts très simples et de mœurs très douces, Marie-Christine avait en partage — grâce à cette éducation large et près de la nature — la bonté du cœur, l'originalité de l'esprit et la force du caractère.

Point fastueuse, elle ne fréquentait les fêtes officielles que juste autant que l'exigeait son rang d'héritière éventuelle à l'Empire. En revanche, elle adorait les fêtes intimes, celles surtout qui rappelaient la joie et la beauté du passé, pour tout dire, les bals parés et c'est ainsi que nous la voyons en un rare portrait souriante et gaie sous le costume d'une princesse de la Renaissance.

Dans son beau pays de Bohême, elle menait une existence claire et gaie, s'occupant déjà d'administrer sagement ses biens, s'adonnant aux beaux-arts et se livrant passionnément à la musique. Son plaisir était le sport et surtout l'équitation, sa distraction favorite le billard, jeu auquel — plus habile encore qu'Alphonse XII — elle remportait de brillants et nombreux succès sur les plus adroits archiducs.

Croyant que nul amoureux princier ne viendrait la chercher jusqu'en sa petite cour agreste de Moravie, elle avait accepté le bénéfice d'abbesse du noble chapitre de Prague, chapitre de chanoinesses bien renté dont Marie-Thérèse avait établi le règlement, et de ce chef elle tirait une prébende annuelle de 20.000 marks.

Mais voici que ses vingt et un ans allaient ouvrir à la sage princesse la voie d'un bonheur moins égoïste et que bientôt, après ce voyage d'Arcachon où l'ami de sa jeunesse, l'étudiant de Thésianum devenu Roi, demandant sa main, elle abandonnerait la crosse abbatiale pour le sceptre d'Espagne.



Et maintenant c'est comme un petit cahier bleu où vont s'inscrire en éphémérides les tendres étapes d'un affectueux mariage, un royal *de Amorum* naïf, sincère et doux.

Dès le 30 juillet 1879, on remarquait les Infantes d'Espagne, sœurs d'Alphonse XII, tantôt à Biarritz et tantôt à Arcachon.

2 Août 1879. — Malgré les démentis, quelques journaux persistent à donner comme certain le mariage du Roi avec une archiduchesse d'Autriche, on ajoute même que l'entrevue préliminaire aura lieu soit à Biarritz, soit dans une autre station balnéaire de la côte gasconne.

Les bien informés prétendent encore que Don Manuel Silvela avait déjà songé à ce mariage avant que le Roi n'eût épousé Doña Mercédès et que Marie-Christine, consultée alors, avait donné son consentement à cette union.

Les Rois n'auront-ils donc jamais l'intime douceur du secret?...

5 Août. — Mort de l'Infante Marie del Pilar, sœur du Roi, que l'on donnait comme fiancée à l'archiduc Rodolphe, tant était persistante l'idée d'une alliance austro-espagnole.

8 Août. — En revenant des funérailles de sa sœur, le Roi eut un accident sur la route de l'Escorial à la Granja.

Le *jaraban* (sorte de break), où il se trouvait avec une suite de seize personnes, venait à peine de gagner le fameux tournant de *las Quatro Revueltas* qu'un essieu se rompit; la voiture aurait infailliblement versé dans le

ravin, n'eût été la présence d'esprit du postillon Francisco Sierra qui fit s'abattre la première paire des six mules. Mais, comme la plupart des voyageurs avaient été projetés durement sur la route, il arriva que le Roi et le général Echagüe se brisèrent chacun un bras.

Le docteur Alonzo y Rubio, qui se trouvait avec eux, fit les premiers pansements dont les deux bandages furent fournis par la ceinture de laine rouge du laquais Bruno. Ce fraternel partage ne rappelle-t-il pas un peu ceux qu'avait accoutumé de faire avec les paysans le bon roi Henri IV?...

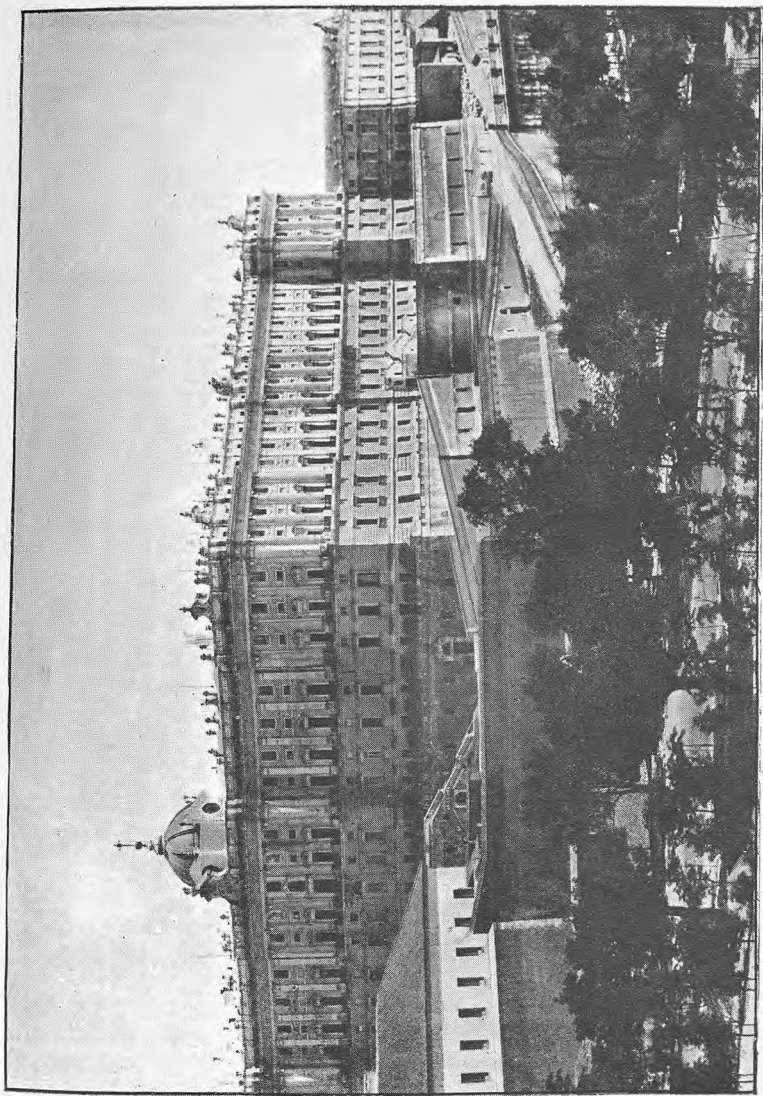
15 Août. — Depuis quelques semaines déjà deux villas — villa Bellegarde et villa Monaco — ont été louées et aménagées à Arcachon par des personnages dont les noms apposés sur les registres semblent choisis pour ne pas laisser deviner les hautes fonctions dont, à leur haute mine, on les croirait investis.

19 Août. — La jeune princesse Marie-Christine arrive à Arcachon avec sa mère Élisabeth, archiduchesse douairière d'Autriche-Este-Modène, et descend à la villa Bellegarde.

Les princesses ont pris le nom de comtesses de Seelowitz, du nom de leur domaine ; le baron de Schleussnig, et une suite de quelques personnes discrètes les accompagnent.

20 Août. — Les derniers détails de l'entrevue, depuis quelques jours fixée au vendredi 22 août, sont arrêtés.

L'incognito des princesses a été si bien gardé que le docteur Hameau, appelé auprès de la jeune Archiduchesse, ignore la qualité de sa cliente.



Le Palais royal de Madrid.



D'ailleurs le consul d'Autriche lui-même n'a pas été averti.

Le soir, arrivée du duc Decazes qui, d'après les racontars de la Cour, n'aurait pas été étranger aux négociations des fiançailles durant son séjour à Madrid.

Les souverains d'Orient peuvent encore obtenir le silence sur leurs actes, les Rois d'Europe n'ont plus que les flatte-ries des courtisans !...

21 Août. — Le Roi quitte Madrid dans la soirée. Il a pu passer inaperçu parmi les voyageurs et gagner le wagon qu'il s'est fait réserver pour lui seul dans le rapide ordinaire. C'est de Lamothe seulement qu'il continuera son voyage jusqu'à Arcachon dans un train spécial.

Un peu anxieux il lit, toujours artiste, pour chasser ses préoccupations, et ce sont les poèmes de Shelley :

We — are we not formed, as notes of music are,
For one another, though dissimilar?

.
Thy wisdom speaks in me, and bids me dare
Beacon the rocks on which high hearts are wrecked.

22 Août. — Le Roi est arrivé à Arcachon à cinq heures du soir. Il a pris le nom de comte de Covadonga et n'est accompagné que du Grand maître de la Maison royale et du Ministre des Affaires étrangères.

Le Roi est très simplement vêtu, un complet de drap noir, pas de décoration, un chapeau de paille canotier. Son bras encore en écharpe lui donne un peu l'air d'un

gentleman qui reviendrait d'un duel, légèrement blessé, et puis sa physionomie douce et encore un peu attristée des chagrins de l'an passé contribue assez à confirmer cet aspect de duelliste malheureux.

Mais l'incognito va-t-il être trahi? Voici qu'à peine le Roi a fait quelques pas sur le quai de la gare un lieutenant du 5^e de ligne espagnol qui se trouve là, en congé sans doute, l'a reconnu et se jette à ses pieds en lui remettant un placet.

Vivement le Roi, le prenant aux épaules le fait se redresser et lui promet satisfaction; mais, pour Dieu! qu'il ne dise rien...

Et rapidement, le Roi gagne le buffet où il avale une gorgée de grenadine. Quelques instants après les bagages ayant été placés dans trois voitures et un omnibus, le « comte de Covadonga » et ses deux amis montent dans un landau et vont à la villa Monaco.

Samedi 23 août. — Jamais ils n'avaient éprouvé d'appréhension, jadis, à Vienne, quand, après des mois d'absence, ils se retrouvaient, joyeux et sincères camarades; mais ce soir, le Roi et l'Archiduchesse sont émus.

De cette première entrevue va dépendre leur destinée, et c'est pour cela qu'il leur semble à chacun que c'est effectivement la première fois qu'ils vont se trouver en présence.

A 7 heures, le Roi arrive à la villa Bellegarde; dès son entrée dans le salon où les Archiduchesses attendent, ses regards sont invinciblement attirés vers un splendide portrait placé bien en évidence sur un guéridon qu'éclaire

une grande lampe. Le Roi se trouble. Ce portrait est celui de la Reine défunte, l'aimée Mercédès.

Alors, tandis que, violemment attendri, le Roi, songeur, s'arrête, la jeune Archiduchesse souriante s'approche et, doucement, ses frêles mains s'étant d'elles-mêmes emprisonnées dans celles du Souverain, elle chuchote d'une voix un peu tremblante :

— Mon plus cher désir est de lui ressembler en toutes choses... si je dois lui succéder; je n'ose espérer la remplacer jamais!

Le Roi n'a pas répondu, de grosses larmes perlaient à ses yeux, mais il a longuement, avec dévotion, baisé les mains de la chère et sublime consolatrice.

A 9 heures et demie, après une conversation affectueuse où le passé fut évoqué, le Roi se retire.

.

L'Espagne allait avoir une Reine, et son Souverain, qui avait eu l'amante en Mercédès, aurait l'épouse en Marie-Christine.

Dimanche 24 août. — Ensemble, les Archiduchesses et le Roi vont à la messe, ensemble ils passent toute la journée à la villa Bellegarde.

Le Roi va bien mieux; son bras ne le fait plus souffrir; son front s'éclaire, avec l'espoir dans l'avenir, le sourire revient sur ses lèvres.

Il décide alors de prolonger jusqu'au jeudi suivant son séjour qui ne devait être que de vingt-quatre heures.

Jeudi 28 août. — Les douces causeries de ces cinq der-

nières journées ont fait fuir rapidement les heures ; et le Roi va partir ce soir.

Une affectueuse intimité, que l'avenir proche fait plus charmante encore que celle d'autrefois, unit les Archiduchesses et le Souverain.

Comment ont passé les quatre dernières journées ?

Lorsque, dans le petit salon qui domine la baie, la conversation a effleuré, vive comme un papillon, tous les projets et tous les souvenirs, tous trois montent dans une légère voiture à deux chevaux et soit en longeant la côte où la mer déferle, soit en parcourant les bois de pins où l'ombre et le vent sont plus doux, ils parlent encore, insatiables de paroles,

J'ai bu l'espérance en un doux sourire,
 J'ai puisé l'amour en un regard clair.
 Mon cœur a fondu comme fond la cire,
 Mon âme est partie ainsi qu'un éclair (1).

.

Les malles sont à la gare. Le Roi, ayant voulu que les pauvres de la jolie cité fussent heureux aussi, a fait remettre son obole au bureau de bienfaisance et à diverses œuvres.

Puis, à la nuit tombante, le train l'emporte vers sa capitale tandis que des vers encore passent sur les lèvres du Roi, toujours poète.

(1) *Les Amants*, Léon Dierx.

*
* *

Mais les diplomates et les confidents sont indiscrets et quand ils n'usent pas de la parole ils écrivent; voici ce qu'à cette époque griffonne l'un d'eux :

« L'archiduchesse Marie-Christine, qu'il m'a été donné de voir plus à l'aise et plus complètement que le premier jour, a toutes les grâces juvéniles d'une aimable fiancée. De taille élancée, assez grande, extrêmement gracieuse, les cheveux châains, les yeux clairs et le teint légèrement coloré, elle a le type autrichien, que sa lèvre inférieure, légèrement saillante, fait encore ressortir davantage.

La physionomie est très affable et intelligente.

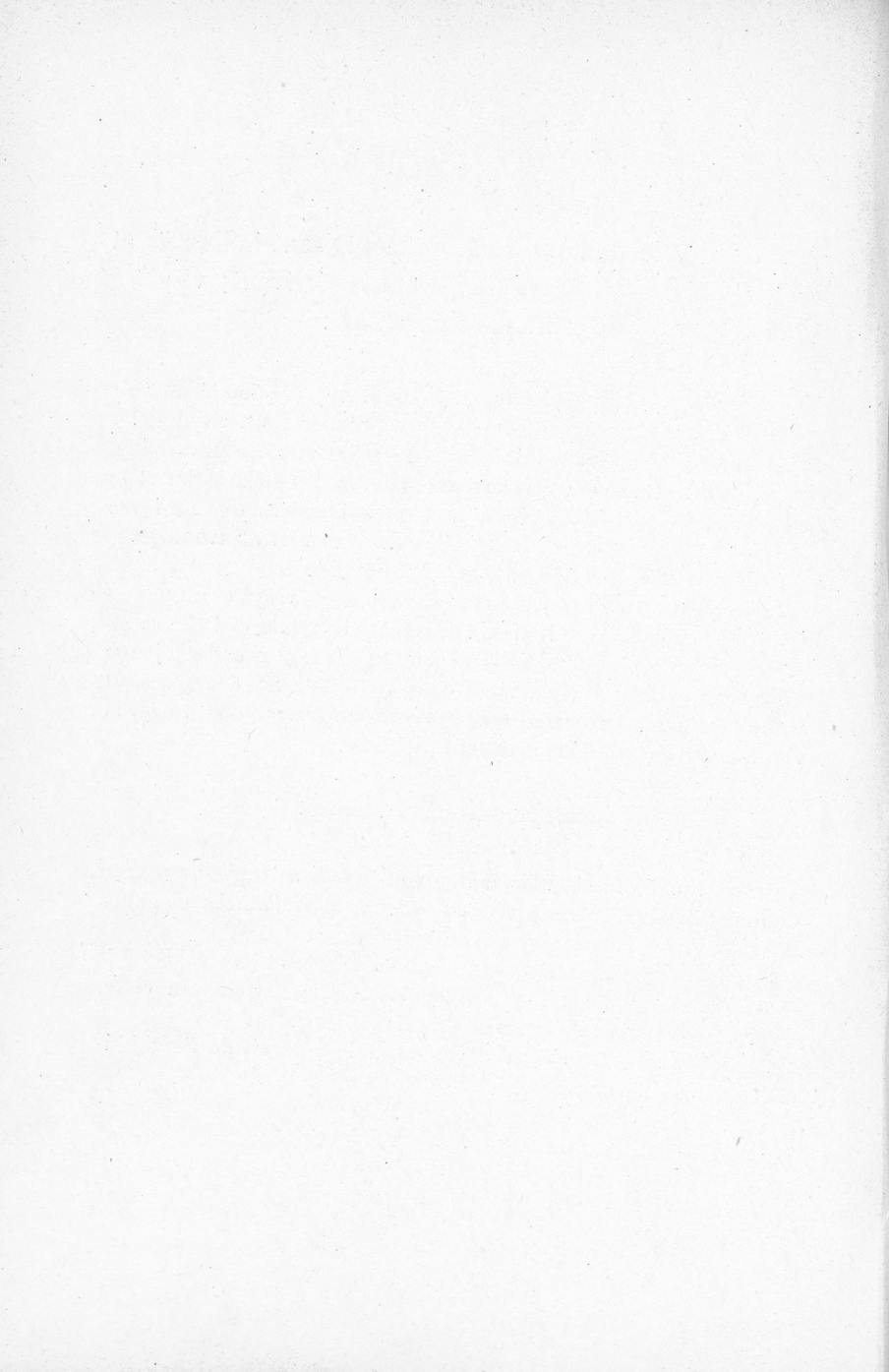
La jeune princesse — je vous ai dit son âge, vingt et un ans — parle bien le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, cela va sans dire. Ce n'est encore qu'une grande et gracieuse jeune fille, mais on prévoit qu'à vingt-cinq ans elle aura l'embonpoint voulu pour une souveraine espagnole accomplie, et elle a déjà la parfaite distinction de la maison d'Autriche. »

Et quelques jours après il écrit encore :

« A la lumière de la villa Bellegarde, le Roi a trouvé ou aperçu sa fiancée sous d'autres traits ou, mieux, sous d'autres couleurs que celles de mon croquis saisi au vol hier.

La jeune princesse a les yeux noirs ou foncés et leur aspect fait contraste remarquable avec ses cheveux qui sont châtain clair, — bref, les cheveux de la maison de Habsbourg.

Velasquez aurait pu faire de souvenir le portrait de l'archiduchesse Marie-Christine. »





S. M. la reine Marie-Christine, au moment de son mariage.